**PAS UN PLUS QUE LES AUTRES**

Juillet 2016, mon patronyme apparaît sur l’écran de l’ordinateur d’une amie avec qui j’ai passé le concours. 671ème place *(sur 1079)* des admis au Capes de Lettres modernes ; elle est admise également. L’année de Master 1 MEEF a été rude *(nous étions alors mariées et mères de famille)* et nous laissons exploser notre joie, notre fierté, d’avoir réussi la première étape avant de pouvoir dire : « Je suis Professeure de Français ». Nous traversons la seconde étape – enseigner en tant que Professeures-stagiaires l’année suivante, qui s’achève sur nos inspections respectives qui aboutissent à notre titularisation. Youpi !

J’exerce donc le métier de Professeure *(certifiée)* de Français depuis la rentrée 2017. Une reconversion tardive vers une profession que j’ai longtemps refusée d’exercer après avoir obtenu une Licence de Lettres modernes en 1993, parce que mes parents étaient de la partie *(lycée et université)*; on construit son identité comme on peut. En tant que Titulaire en Zone de Remplacement *(TZR)*, j’ai enseigné trois années en Lycée et quatre en Collège. Tous les établissements dans lesquels j'ai été affectée étaient ni les meilleurs ni les pires de France, et pendant ces dix-huit trimestres, j'ai eu devant moi un peu moins de mille élèves âgés de onze à dix-sept ans.

Ce que je peux dire, à ce jour, c'est qu’une forte majorité d'entre eux répond à la description qui suit *(je ne parle pas ici de leur état adolescent - avec toutes ses difficultés)* : un étonnant aplomb quant à la certitude de leurs savoirs alors même que leur culture, générale et scolaire, est indigente ; une facilité déconcertante à mettre en doute - à voix haute et de façon tranchée – les enseignements de leur professeur ; une attitude verbale et/ou physique flirtant régulièrement avec l'insolence. Par ailleurs, après cinq années passées en primaire, plus toutes celles passés au collège, puis au lycée, tous ces jeunes sont bien embarrassés, pour un trop grand nombre d’entre eux, pour reconnaître/employer les différents temps de conjugaison, pour distinguer nominativement un adjectif d'une préposition ou d'un adverbe, pour appliquer des méthodes de travail. Quant à l’orthographe, sa pratique est devenue un chaos tel qu’il est parfois nécessaire de lire leurs lignes à haute voix pour comprendre ce qu'ils ont écrit *(sans parler de la ponctuation qui, quand elle est présente, suit une logique erratique)*. J’en termine avec cette liste *(non exhaustive)* de constats inquiétants par mention de leurs graphies qui peuvent aller jusqu’à être illisibles (*mettons de côté les élèves dits « dys » #BichettesBichons)*. Pour résumer, je serai tentée d'écrire que de plus en plus d’élèves ne sont plus très loin des rives de l'illettrisme.

Toutefois je serais malhonnête si je ne précisais pas qu’ils sont loin d’être inintelligents ou exempts de qualités, de la même façon que nous avant eux. En effet, ils peuvent aussi être drôles, surprenants, vifs et inventifs, attachants et, surtout, particulièrement intéressés par exemple quand il s’agit de discuter/débattre autour de questions comme « Qu’est-ce que réfléchir ? », « Quelles sont les différences entre amour, passion, désir et amitié ? » ou encore « Qu’est-ce qu’être libre ? » Toutes les fois où j’ai proposé aux élèves d’une classe de travailler, en groupes des Pour/Contre, sur ce type de questions *(en lien avec la séquence en cours)* pour finalement organiser et tenir un débat, le résultat a été plutôt concluant au regard de ce que je cherchais à faire : leur permettre de rester concentrés plus de quelques minutes, développer leur capacité d’écoute mutuelle, penser des arguments et les hiérarchiser, s’exprimer à l’oral sans que cela ne tourne au brouhaha stérile. Évidemment, orchestrer tout ceci demande une poigne certaine, de la patience et une implication physique *(il faut sans cesse aller d’un groupe à un autre pour guider, relancer, calmer)*, compétences sans lesquelles il est insensé de penser que l’on peut avoir une chance d’exercer correctement notre métier.

Venons-en maintenant à l’appel à contributions reçu par ~~mail~~ courriel il y a quelques jours : « dispositif académique dont l’objectif est de partager des témoignages de personnels *(enseignants, éducateurs, cadres…)* parlant des élèves qui ont contribué à leur évolution personnelle ou professionnelle. » Considérons tout d’abord le côté « évolution personnelle ». À moins d’être une IA ou un enseignant tout à fait digéré par l’Institution, il apparaît évident que notre métier – s’il doit se construire dans et avec le Savoir savant – ne peut être exercé de manière efficace que s’il puise également dans ce qui nous constitue en tant qu’être humain et individu singulier. Enseigner est un acte qui suppose une relation entre « appreneur » et apprenant, relation qui ne doit pas être unilatérale sous peine de vider l’apprentissage de toute chance de faire son œuvre. Néanmoins, l’« appreneur », pour se protéger et protéger l’apprenant, devrait lui-même apprendre à juguler ce qu’il y a de singulier, d’humain – et donc de faillible en lui, par exemple lors des deux années de Master MEEF. Hélas, ce n’est pas le cas. Lors de ma formation MEEF, je n’ai pas eu de cours de psychologie de l’Enfant/Adolescent, de self-contrôle – voire de self-défense – ni de cours de « Youhou, ce sont des ENFANTS que vous allez avoir en face de vous, des personnes en CONSTRUCTION, calmez-vous sur vos façons de réagir à leurs comportements d’ENFANTS » pas plus que, étant donné la réalité des rapports entre collègues, des cours de « comment travailler le plus harmonieusement possible avec les membres d’équipe pédagogique d’une classe qui en ont conjointement la responsabilité. » Et je pense que cela manque cruellement par la suite.

Poursuivons l’étude de ce qui nous est proposé de faire dans le fameux mail mentionné au début du paragraphe précédent : « des témoignages de personnels *(enseignants, éducateurs, cadres…)* parlant des élèves qui ont contribué à leur évolution […] » Hum, là encore, je m’interroge. L’évolution qui a été la mienne depuis un peu plus de sept ans maintenant, tant professionnellement que personnellement, ne s’est pas produite grâce/à cause d’un élève, pas plus que d’un autre ou d’un groupe d’entre eux. Quelle drôle d’idée !

Tout d’abord, ladite évolution – qui, hélas, n’a pas lieu chez tous les collègues que j’ai été amenée à côtoyer depuis 2017 *(avoir le statut de TZR permet de passer d’un établissement à l’autre et donc d’avoir une vision des comportements des uns et des autres plus large que lorsque l’on est en poste fixe)* – a pu se produire entre autres parce que j’ai embrassé cette profession tardivement, après avoir exercé quatre autres métiers. Mon cerveau n’était plus très jeune et n’a donc pas pu être « matrixé » par l’Institution. Évidemment, il existe des enseignants qui, même jeunes, sont capables de résister à ce formatage *(qui se révèle trop souvent délétère)*, mais ils ne sont pas légions. Ce métier demande tant, et c’est tant mieux, c’est nécessaire. Comment pourrait-il en être autrement alors que nous avons « entre nos mains » la responsabilité intellectuelle, morale, émotionnelle et psychologique *(qui se transforme trop souvent en charge par manque de moyens et de considération de la part de nos dirigeants, à tous les niveaux, et de la population en général)* de l’Instruction/Formation d’êtres en devenir qui nous arrivent, tous déjà plus ou moins abimés par l’existence.

Ce « un peu moins de mille élèves » avec qui j’ai partagé une année *(en Français, nous avons à peine plus de quatre heures de cours par semaine avec chaque classe, chacune composée en moyenne de trente gamins ; je vous laisse faire les calculs de temps passé ensemble)*, parfois moins pour les années où j’ai enchaîné des remplacements de courte durée, je les ai tous aimés dans le sens où chacun d’entre eux a compté pour moi, au moins le temps où ils ont été « mes » élèves. Et du plus pénible, au plus discret, au plus hostile, au plus opaque, au plus vif, au plus scolairement adapté, au plus perché, au plus en déroute, au plus drôle, au plus fainéant, et tellement d’autres adjectifs, aussi divers et variés que chacun de ces jeunes. J’ai fait le max pour tous les considérer, les accompagner, les soutenir (*même parfois hors du cadre de ma fiche de poste)* mais je mentirais en écrivant que je n’ai jamais été injuste – voire incompétente – dans certaines de mes façons de faire, que je n’ai jamais eu envie d’en prendre un pour taper sur l’autre, que je n’ai jamais pleuré à la fin d’une journée de cours, seule dans ma voiture, parce qu’écorchée par un sentiment d’impuissance, que ne m’est jamais venue la pensée de rater le coche avec un certain nombre d’entre eux, que je n’ai pas enragé de ne pas réussir à leur faire éprouver le bonheur de savourer un poème de Ronsard *(une langue étrangère pour les gosses d’aujourd’hui)* ou de comprendre qu’une pièce de papa Molière ou le roman *La princesse de Clèves* parlent exactement de ce qu’ils vivent, de ce qu’ils vivront toute leur vie, en tant qu’êtres humains.

Alors, si vous êtes arrivés au bout de cette contribution, peut-être aurez-vous compris que je ne ferai pas le portrait d’un élève, ni même d’un groupe. Non. Si j’ai évolué professionnellement et personnellement, c’est tout d’abord grâce au fait que je sois vivante et, ensuite, grâce à l’ensemble des élèves qui constituaient « mes » groupes-classes *(nous n’avons que tellement peu l’occasion de faire connaissance avec eux individuellement)*, chacun d’eux y a joué un rôle, évidemment la plupart du temps sans s’en rendre compte. Je pense à elles, à eux, et l’émotion me gagne, tout comme lorsque j’en croise aujourd’hui certain*(e)*s, IRL ou sur les réseaux, et que je vois dans leurs yeux ou, pour les plus hardis, que j’entends dans leurs paroles, que nous avons toutes et tous été « élevés » les uns par, avec, malgré, grâce aux autres.